

Le Service des manuscrits

Antoine Laurain

Le Service des manuscrits



© Flammarion, 2020.

© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0427-4

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

PREMIÈRE PARTIE

Marcel Proust ouvrit ses lourdes paupières pour révéler un regard bienveillant teinté d'une pointe d'ironie, comme s'il savait pourquoi elle était là. Violaine ne pouvait détacher ses prunelles du visage de l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* ; ces cernes sombres, cette moustache impeccablement peignée et ces cheveux de jais. Il portait son manteau de loutre et était assis sur une chaise en bois, tout à côté du lit. Sa main droite reposait sur une canne à pommeau d'ivoire et d'argent tandis que la gauche lustrait, en de souples mouvements, les poils luisants du manteau. Violaine tourna la tête sur l'oreiller pour s'apercevoir que

sa chambre était remplie de visiteurs silencieux à demi immobiles. L'homme en sous-pull beige avec ses cheveux ébouriffés et cette curieuse barbe en bouc et sans moustache ne pouvait être que Georges Perec. Un chat noir perché sur un guéridon ondoyait sous ses caresses jusqu'à tendre son museau vers l'écrivain. Tous deux se regardaient comme s'ils se livraient à une conversation par télépathie.

Vêtu d'un pantalon en velours côtelé et d'une chemise en jean délavé, Michel Houellebecq se tenait devant la fenêtre, le regard perdu sur un point à l'horizon, il tirait très lentement sur sa cigarette qui formait dans la lumière des volutes semblables à un nuage de lait bleu. Ses cheveux filasse, désormais longs dans la nuque, et ses lèvres minces dessinaient le profil d'un vieux sorcier.

— Michel ! voulut appeler Violaine.
Mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Elle ne l'avait pas tout de suite remarquée, mais une jeune fille brune était assise au pied de son lit, elle fixait le mur en murmurant des phrases que Violaine n'entendait pas. Avec ses cheveux noués en chignon, sa longue robe blanche et ce profil de camée sculpté dans un coquillage, c'était bien Virginia Woolf présente aussi dans la pièce. Violaine ferma les yeux puis les rouvrit. Ils étaient encore là. Elle tourna la tête vers l'autre fenêtre devant laquelle se détachait à contre-jour la longue silhouette de Patrick Modiano. Il semblait échanger des mots de la plus haute importance avec une jeune fille blonde vêtue d'une robe noire dont Violaine ne voyait pas le visage. Il était obligé de se pencher pour se mettre à la hauteur de

son interlocutrice. La jeune fille hochait la tête.

— Patrick..., voulut murmurer Violaine. Mais, une fois encore, aucune parole ne franchit ses lèvres. Pourtant Modiano se tourna lentement vers elle et la scruta de ses yeux inquiets. Un fin sourire se dessina sur son visage, puis il posa son index à la verticale de ses lèvres.

— Elle a ouvert les yeux... Elle revient, assura une voix de femme.

— Allez chercher le professeur Flavier. Tout va bien, vous n'êtes pas seule, poursuivit la voix. Et Violaine eut envie de répondre que non, elle n'était pas seule. Proust, Houellebecq, Perec, Woolf et Modiano étaient avec elle.

Deux millions de Français rêvent d'être publiés, si l'on en croit les sondages parus ces dernières années. La plupart rêvent d'un livre qu'ils n'écriront jamais. Ce projet restera leur vie durant dans leur tête – une sorte de songe qu'ils caresseront le temps des vacances. Si ce n'est qu'ils préféreront toujours plonger dans l'eau de la piscine ou vérifier la température du barbecue plutôt que de s'asseoir à une table dans la pénombre de la maison pour reprendre les pages de la veille à la lueur d'un écran d'ordinateur. Ils parleront souvent de ce livre qu'ils ont « dans la tête ». Leurs proches seront d'abord admiratifs, puis, ne voyant rien venir au fil des années, échangeront des

œillades complices lorsque le futur auteur évoquera avec des mines gourmandes et décidées son livre en devenir par des : « Je vais m’y remettre cet été ». Mais rien ne viendra. L’été suivant non plus. L’hiver encore moins. Tous ces livres fantômes forment une sorte de matière gazeuse qui entoure la littérature comme la couche d’ozone la Terre.

Ceux-là et celles-là, qui n’écriront jamais plus de trois pages et un plan sommaire, sont, somme toute, inoffensifs. Rien d’eux n’arrivera jamais par la poste au service des manuscrits. Une autre catégorie d’aspirants auteurs décidera de s’y mettre – vraiment. Que cela leur coûte trois mois ou cinq années de leur vie, ils veulent voir et tenir entre leurs mains ce rectangle épais de papier blanc, relié en spirale, avec sur la couverture un titre, leur nom en Times new roman

corps 25 et aussi ce petit mot, « Roman ». *Leur* manuscrit. Cet exemplaire sorti enfin de l'imprimante, de la page de couverture jusqu'à la dernière phrase, sera le fruit de nuits d'insomnie, de réveils au lever du jour, de notes griffonnées dans le métro ou les aéroports, d'idées subites surgies sous la douche ou en plein déjeuner d'affaires comme des guêpes qui vous assaillent. Le seul moyen de s'en débarrasser aura été de les noter au plus vite – qu'elles soient griffonnées dans un carnet rouge en moleskine ou sur un Smartphone après avoir ouvert l'application « bloc-notes ». Elles seront déterminantes pour le roman. Ou pas.

Pour ceux-là, qui seront allés jusqu'au mot « Fin » mais ne connaissent personne dans le milieu de l'édition, viendra le jour des envois. Un matin ou un soir, ils se

rendront chez un photocopieur professionnel et lui demanderont dix ou vingt exemplaires de leur manuscrit, avec une couverture transparente sur la première page, celle du titre, et un dos cartonné – noir ou blanc. Une reliure en spirale plastique – noire ou blanche – de toute façon, il n’y a que deux couleurs. De retour chez eux avec ce sac en plastique qui pèsera le poids d’un petit âne mort, il sera temps de glisser dans chaque exemplaire la « lettre de motivation » – sorte de missive de château que l’on écrit sans se recommander d’un quelconque prince ou baron, mais dans laquelle on tente d’intéresser déjà celui ou celle qui la lira.

Il y en a de très simples – celles que Violaine préfère –, d’autres d’une prétention inouïe, dans laquelle le

malheureux ou la malheureuse tente de situer son œuvre quelque part entre James Joyce et Maurice G. Dantec ou encore Jim Harrison et Ernest Hemingway. D'autres ont la veulerie de signaler, sans y toucher, une parenté ou une amitié avec une personnalité influente – comme si cela constituait une forme de menace déguisée. L'idée d'un pouvoir qui pourrait se dresser subitement en cas de refus du texte. Violaine conserve les plus cocasses, les plus ridicules, les plus pathétiques et les classe dans un dossier qu'elle garde pour elle, pour ses archives du service des manuscrits. Le classeur est intitulé « Insectes », ce qui pourrait faire croire qu'il s'agit de documentation sur les coléoptères. Si l'on connaît Violaine, on sait qu'« insecte » – terme somme toute très banal du langage courant –, est dans sa bouche l'insulte suprême.